

La décroissance : un mouvement révolutionnaire ?

ANDREU SOLÉ

Cet article se veut moins la réponse à la question qu'il aborde qu'un essai de mise en perspective – anthropologique – des débats induits par cette interrogation. Que le lecteur et la lectrice sachent que c'est de l'extérieur du mouvement, en tant que chercheur, que son auteur s'intéresse à la décroissance.

Comment aborder les textes qui portent la décroissance ?

La décroissance peut être appréhendée comme un mouvement comprenant quatre composantes : des textes (en particulier ceux jugés fondateurs de ce mouvement), des débats (dans des colloques de chercheurEs ou des réunions publiques), un militantisme (celui des « objecteurs et objectrices de croissance »), des comportements personnels (par exemple, le choix de vivre sobrement en limitant ses besoins¹). L'étude présentée ici concerne uniquement les textes en question.

Quels sont les textes de référence, ceux que l'on retrouve à l'origine de ce mouvement et qui portent celui-ci ? On peut distinguer : les textes fondateurs, d'autres considérés comme des contributions majeures et ceux (extérieurs au mouvement) qui inspirent celui-ci. C'est ainsi que nous avons concentré notre étude sur les écrits de Nicholas Georgescu-Roegen (textes fondateurs), Paul Ariès, Serge Latouche, Pierre Rabhi (contributions majeures), André Gorz, Ivan Illich (textes inspireurs). Compte tenu de notre interrogation (la décroissance est-elle un mouvement révolutionnaire ?), notre *corpus* de textes inclut du coup, pour moitié, des écrits d'auteurs se proclamant « anticapitalistes » : ceux d'Ariès, Gorz et Latouche. Pourquoi ? Notre hypothèse de départ est que c'est plus particulièrement dans leurs publications que l'éventuelle dimension proprement révolutionnaire de la décroissance devrait se manifester. Bien entendu, ces choix sont discutables.

1 C'est la démarche, par exemple, de Pierre Rabhi, écrivain pionnier de l'agriculture biologique.